



Président :

- Jean-Michel BESNIER

Professeur de philosophie à l'université de Paris-Sorbonne

Intervenant :

- Heinz WISMANN

Directeur d'études, Ecole des hautes études en sciences sociales, ancien directeur de l'Institut protestant de recherches interdisciplinaires de Heidelberg

**Conférence introductive :
“ Que voulions-nous savoir ? ”**



JEAN-MICHEL BESNIER

Depuis que l'on entend dire, et que l'on sait, que la source des richesses est désormais aux mains de ceux qui sauront maîtriser les instruments de la connaissance, on trouve normal et logique de s'adresser aux philosophes, ou plus généralement encore, à ceux qui ont fréquenté les savoirs sur lesquels nous avons bâti notre monde.

Heinz Wismann est au plus haut point de ceux-là. C'est à lui que le M.U.R.S. a confié le soin de donner d'emblée de la hauteur à nos débats, des débats qui sont par ailleurs inscrits sous le signe de « la platitude » supposée de notre monde.

Heinz Wismann incarne l'humanisme dans la double provenance qui a fécondé nos traditions : la provenance gréco-latine d'une part, et celle que l'on associe à la Renaissance européenne. Je crois qu'on ne pouvait trouver meilleur penseur pour ouvrir une conférence qui s'interroge sur l'homogénéisation du monde que nous sommes peut-être en train de développer.

De l'homogénéité de la nature, dont Galilée a affirmé qu'elle est garantie par le lan-

gage mathématique, à l'homogénéité permise par la numérisation, dont Google est le symbole, il y a peut-être une continuité. Au fil des siècles, le monde a-t-il vraiment perdu sa profondeur et ses ombres ? Est-il devenu intégralement déchiffrable et manipulable ? C'est-à-dire « désenchanté » ? Est-ce cela même que nous voulions en cultivant les savoirs ?

Heinz Wismann éprouve depuis toujours, je crois, la passion pour ce qui rend le monde lisible en profondeur, pour ce qui empêche à la mise à plat des explications d'être confondue avec la superficialité. Son attachement aux langages de tradition et sa méfiance pour les langues qu'il qualifie de « service », résumant cette passion. Je me réjouis que ce soit lui, donc, qui inaugure notre réflexion sur les perspectives de dialogue que nous voulons ouvrir dans la société européenne de la connaissance, et je l'invite, par conséquent, à prendre la parole.



HEINZ WISMANN

28
|
Que
voulions-
nous
savoir ?

Lorsqu'en 1781 Emmanuel Kant, à la fin de la *Critique de la raison pure*, égrène les trois questions fondamentales qui hantent la pensée humaine : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? », il venait de répondre à la première question, « Que puis-je savoir ? », en assignant ses limites à l'ambition philosophique. C'est en tournant résolument le dos à l'ontologie traditionnelle, en mettant la « chose en soi » entre parenthèses, et en élaborant les conditions formelles de toute expérience objectivable, que Kant a libéré la science du carcan de la métaphysique.

Exactement 200 ans plus tard, en 1981, un autre philosophe allemand, qui commence à être connu en France, Hans Blumenberg, mort en 1996, effectue, sous le titre de *La lisibilité du monde*, quelque chose comme un retour sur la *Critique de la raison pure*. La première phrase de cet ouvrage reprend la question kantienne en la modifiant : « Que voulions-nous savoir ? », dit Blumenberg, et non pas « Que puis-je savoir ? ». « Que voulions-nous savoir ? », cela indique que la science, l'ambition de la science peut à son tour être questionnée. A-t-elle tenu ses

promesses ? Car au fond, que voulions-nous savoir ?

Cela invite à nous pencher sur la question des promesses de la science. Et aussi sur celle de ses réalisations qui ont peut-être été, en dépit de leur caractère spectaculaire, des déceptions.

Une telle interrogation critique, parfaitement symétrique par rapport à celle de Kant, constitue un nouveau tournant épistémologique. C'est que la réflexion philosophique va maintenant se pencher sur ce que Blumenberg situe dans le passé comme un intérêt partagé : que voulions-nous savoir ? Le passé de la communauté humaine est alors convoqué. Ce n'est plus dans l'absolu qu'il s'agit de savoir ce qu'on peut savoir : il s'agit de situer historiquement quel a été le projet de la science. Or le modèle de cette interrogation nouvelle a été élaboré en marge du grand Dictionnaire des concepts philosophiques, dont le maître d'œuvre, Reinhart Koselleck, un historien philosophe également mort, avait diagnostiqué comme l'un des traits déterminants de la modernité européenne l'extension de l'horizon d'attente au-delà de ce qu'il appelait l'espace ou le champ d'expérience.

Alors que les sociétés traditionnelles sont caractérisées par le fait que leurs attentes se nourrissent de l'expérience du passé et n'excèdent pas nécessairement - et pratiquement jamais - ce que le passé apporte comme évidence de sens, la modernité

européenne, qu'incarnent les utopies de la Renaissance, se projette dans l'avenir et construit un horizon d'attente qui n'est plus réductible à l'héritage du passé. Or cela a une conséquence particulière, logique, et qui concerne d'abord les sciences historiques. Tout présent, notre présent y compris, est susceptible d'être envisagé comme le futur d'un passé que nous pouvons connaître. Grâce à cette relation que notre présent, tout présent, entretient avec le passé en tant que son avenir, nous sommes en mesure de juger les anticipations, c'est-à-dire les horizons d'attente du passé. La question de Blumenberg s'inspire directement de cette construction épistémologique de Koselleck.

Blumenberg se demande : qu'est-ce qui a lancé l'entreprise scientifique ? Quel intérêt épistémique (c'est là le terme introduit par Max Weber), se trouve à l'origine de cette aventure de l'esprit ? De quel intérêt, historiquement situable et socialement partagé, procède le projet de la science ? Car cet intérêt doit être identifié pour que nous puissions savoir si les promesses qui s'y rattachent ont été tenues ?

Or, pour identifier cet intérêt commun, Blumenberg part d'une hypothèse radicale : il soutient que l'intérêt qui oriente le projet de la science ne saurait être directement exprimé dans l'idiome scientifique. L'intérêt qui sous-tend le déploiement des recherches scientifiques est dit d'abord dans un langage qui n'appartient pas à la science qui s'organise. Car la puissance du discours

scientifique réside justement dans l'élimination de tout ce qui ne lui permet pas de viser formellement son objet, pour s'assurer de la pertinence de sa démarche.

Pour Blumenberg, l'intérêt qui préside à toutes les aventures scientifiques appartient, dans son expression première, au langage commun. C'est une thèse forte de soutenir que la science, dans son déploiement rigoureux, repose initialement sur une performance rhétorique, un accord scellé par une métaphore. Dans *La lisibilité du monde*, Blumenberg essaie de suivre à la trace l'une de ces métaphores fondatrices, à savoir la métaphore du livre.

En effet, l'idée qu'un seul livre, prenant la place de tous les autres puisse contenir la totalité de ce qu'il a à connaître et à comprendre apparaît seulement à un certain moment de l'Histoire. Ce n'est pas une idée qui existe depuis toujours, à la manière d'une constante anthropologique. Il fallait qu'il y ait d'abord des alphabets, de l'écriture, une profusion d'écrits, toutes sortes de circulations de textes pour que surgisse soudain dans l'histoire de l'humanité, l'idée du livre unique, du Livre des livres.

À partir de ce moment-là, au lieu de contempler le monde des phénomènes, on cherche le sens de toute chose dans le déchiffrement de ce Livre. C'est au moment de la Renaissance que, dans un renversement stratégique, les savants, au sens moderne du terme, vont déclarer qu'ils déchiffreront

désormais « le Livre de la nature ». La métaphore reste la même. Le glissement est intentionnel. Car il s'agissait de légitimer l'ambition de la science par rapport à ce que le Livre des livres promettait jusque là comme révélation de la connaissance.

Une confrontation mise en scène dans le *Galileo Galilei* de Brecht résume parfaitement ce renversement. D'un côté du prince se tiennent les docteurs de l'Eglise, les détenteurs du savoir traditionnel. Ils ont dans leurs bras les livres d'Aristote, qui servent à étayer la lecture de la Bible. De l'autre côté, un peu plus bas, s'est installé Galilée, avec sa longue vue, qui promet la découverte d'évidences nouvelles, dues à l'observation immédiate.

Alors que les docteurs répètent sans cesse « Aristote a dit que... », Galilée leur demande simplement « Venez regarder, descendez de votre piédestal scholastique, regardez ». C'est la scène originelle de la problématique qui nous préoccupe. Car, entre le livre écrit avec l'alphabet normal, et le Livre de la nature que l'on déchiffre à l'aide de nouveaux alphabets, dont les mathématiques sont la matrice essentielle, la tension s'accroît au cours des siècles qui suivront.

Il est amusant de noter que, pour contrer l'initiative de Galilée, un jésuite du nom d'Emmanuele Tesauro, a écrit un traité de rhétorique intitulé : *La longue-vue d'Aristote*. Comme s'il devait y avoir du côté du livre l'équivalent de cette longue-vue qui permet

d'observer la nature elle-même. Or Blumenberg va jusqu'à soutenir que le concept-clé de l'histoire naturelle, l'évolution, repose sur la métaphore du Livre de la nature, puisque le *volumen* était un rouleau dont le déroulement pouvait aussi bien s'appliquer aux phénomènes naturels. En filant la métaphore tout au long de sa démonstration, il indique, en citant Schrödinger, que l'espoir de déchiffrer le code génétique des êtres vivants s'inspire toujours de l'idée que le réel doit pouvoir être lu.

Par rapport à cette métaphore initiale, qui n'a rien de scientifique en soi, on peut se poser la question de savoir si la promesse qu'elle représente a été tenue. Est-ce que la lisibilité du monde, du monde dans sa totalité, a été réalisée par le déchiffrement du Livre de la nature ? C'est là que le doute peut s'insinuer, qu'une tension inédite peut se manifester. En effet, cette tension, cette opposition, entre une lecture qui embrasse l'ensemble des sens possibles que revêt l'aventure humaine autant que divine, et le déchiffrement du seul Livre de la nature, qui limite par méthode cette ambition à l'établissement de certitudes susceptibles d'être vérifiées par tout sujet possible se pliant à la même exigence méthodologique, n'a pas cessé d'inquiéter les esprits les plus avertis. Entre les deux versants de notre univers de la connaissance, il y a peut-être un décalage inévitable, rendant nécessaire un diagnostic approfondi qui porte sur la perte, la déperdition en route de quelque chose qui était initialement espéré, même annoncé.

30
|
Que
voulions-
nous
savoir ?

Or ce décalage se profile déjà dans la Bible, entre le récit de Babel et celui de la Pentecôte. Dans le récit de Babel, la pluralité des langues est présentée comme une punition infligée à l'orgueil humain, et le rêve de retrouver la langue originelle dans laquelle tout le monde pourrait communiquer avec tout le monde, est celui d'une réparation, voire d'une rédemption. Seulement, cette langue universelle serait une langue qui désigne de manière univoque les réalités auxquelles elle se réfère. C'est une langue dénotative qui suppose que pour tout le monde, la réalité est identique.

Alors qu'au moment du miracle de la Pentecôte, lorsque les apôtres commencent à parler en « langues », l'idée prévaut que chaque individu a quelque chose comme une expérience du monde à communiquer, ce qui conduit à un éclatement de plus en plus poussé des idiomes. Ici le miracle, c'est-à-dire le rêve de la rédemption, réside dans le fait que tous ceux qui parlent en langues, qui diversifient à l'infini l'expression de leur expérience, se comprennent. La science se trouve prise exactement entre ces deux extrêmes. Elle ne peut pas être assimilée au miracle de la Pentecôte : elle serait plutôt tendanciuellement du côté de l'univers de Babel. Ce n'est pas rien. Mais en étant du côté de cette langue dénotative, univoque, parfaitement claire, universelle, elle perd peut-être l'accès aux sources initiales de sa propre inquiétude. Il est possible que ce que la science a voulu n'ait pu être dit que dans une autre langue, qui implique une diversité

considérable, essentiellement connotative, et non dénotative, à savoir un langage métaphorique.

Ce que j'ai souhaité suggérer, en partant de l'hypothèse de Blumenberg, c'est que le rayonnement de la science dans nos sociétés modernes reste tributaire d'une aspiration que le discours scientifique ne saurait restituer dans son intégralité. Aussi ne sert-il probablement à rien de vanter les réussites de la science, en utilisant le langage scientifique. Cependant, il est très difficile de parler de la science dans un langage autre que scientifique, puisque cela entre en contradiction avec ses exigences méthodologiques légitimes. D'où l'intérêt de la question de Blumenberg : « Que voulions-nous savoir ? ».

Comment exprimer, dans quelle langue, nécessairement extérieure au langage scientifique, ce qui a constitué au départ notre intérêt partagé ? Il me semble que seul un projet d'éducation, qui met le langage connotatif, -c'est-à-dire la richesse historique des langues naturelles, devenues nationales,- au cœur d'un cursus d'apprentissage rénové, peut nous fournir les éléments d'une réflexion approfondie sur les intérêts qui légitiment depuis le début l'aventure de la science. Il ne faudrait pas rêver d'une sorte de transformation purement scientifique de l'enseignement, comme si on pouvait motiver les gens en les confrontant directement avec la science telle qu'elle se développe, telle qu'elle se pratique.

Cela a été beaucoup soutenu, je pense que c'est une grave erreur. Car l'intérêt qui sous-tend l'aventure scientifique ne peut se dire que dans une langue qui n'est pas, elle, scientifique. Et cela suppose que nous replongions dans l'historicité de notre héritage langagier, culturel, que nous fassions de l'École un lieu dans lequel on parvient à parler en langues. C'est que là que se décidera l'avenir de la science.

32
|
Que
voulions-
nous
savoir ?

JEAN-MICHEL BESNIER

En votre nom, je voudrais remercier Heinz Wismann d'avoir mis ces deux jours sous le signe d'une tension entre le récit de Babel, cette langue unique qui réconcilierait, et la Pentecôte, ce miracle de l'esprit rédempteur. Je le remercie d'avoir mis ainsi la science en perspective, cette science que nous voulons justement inviter au dialogue. Comme il l'a dit, tout présent a été le futur d'un passé que nous pouvons connaître.

Je voudrais maintenant vous inviter à un suspens du temps, que nous prenions cette petite pause qui s'organisera autour d'un café sur le parvis de cette salle.